Thomas B. Reverdy

Il était une ville

rentrée littéraire

Flammarion

Il était une ville

Ici, les maisons ne valent plus rien et les gens s'en vont, en les abandonnant purement et simplement ; la ville est en lambeaux. Nous sommes à Detroit en 2008 et une blague circule : que le dernier qui parte éteigne la lumière. On dirait que c'est arrivé. C'est dans cette ville menacée de faillite qu'Eugène, un jeune ingénieur français, débarque pour superviser un projet automobile. C'est dans un de ces quartiers désertés que grandit Charlie, Charlie qui vient, à l'instar de centaines d'enfants, de disparaître. Mais pour aller où, bon Dieu, se demande l'inspecteur Brown chargé de l'enquête. C'est là, aussi, qu'Eugène rencontrera Candice, la serveuse au sourire brillant et rouge. Et que Gloria, la grand-mère de Charlie, déploiera tout ce qui lui reste d'amour pour le retrouver.

Thomas B. Reverdy nous emmène dans une ville mythique des États-Unis devenue fantôme et met en scène des vies d'aujourd'hui, dans un monde que la crise a voué à l'abandon. Avec une poésie et une sensibilité rares, il nous raconte ce qu'est l'amour au temps des catastrophes.

Thomas B. Reverdy est l'auteur de cinq romans dont La Montée des eaux *et* L'Envers du monde *(Seuil, 2003 et 2008). Il a publié en 2013* Les Évaporés *(Flammarion, Grand prix de la SGDL et prix Joseph Kessel).*

Flammarion

15-VIII

Il était une ville

Du même auteur

La Montée des eaux, Seuil, 2003.
Le Ciel pour mémoire, Seuil, 2005.
Les Derniers Feux, Seuil, 2008.
Le Lycée de nos rêves (avec Cyril Delhay), Hachette Littératures, 2008.
L'Envers du monde, Seuil, 2008.
Collection irraisonnée de préfaces à des livres fétiches (collectif, direction avec Martin Page), Intervalles, 2009.
Les Évaporés, Flammarion, 2013 ; J'ai Lu, 2015.

Thomas B. Reverdy

Il était une ville

roman

Flammarion

© Flammarion, 2015.
ISBN : 978-2-0813-6483-7

« Certes, ce Taylor était le plus génial des anciens. Il est vrai, malgré tout, qu'il n'a pas su penser son idée jusqu'au bout et étendre son système à toute la vie. »

EUGÈNE ZAMIATINE, *Nous autres*

Vivre

Ça l'avait traversé comme une illumination, dès ses premiers jours à Detroit. On était en septembre 2008, à la veille de la crise. On l'avait largué là-bas avec une voiture de fonction toute ronde au moteur hybride japonais et les clés d'un petit pavillon de banlieue, à peine plus grand et mieux meublé que ceux qu'on réservait aux célibataires dans les unités de vie de l'Entreprise, au bord d'une ville sur le point de s'effondrer, un des endroits statistiquement les plus dangereux de la planète, comme s'il était une sorte de casque bleu à des milliers de kilomètres de chez lui, et il n'y avait même pas un sachet de thé dans les placards de la cuisine, même pas un foutu paquet de nouilles. La ligne ADSL n'était pas encore en service et les puces américaines ne rentraient pas dans son portable. Il faudrait en acheter un, pour cela prendre un abonnement, et pour cela ouvrir un compte en banque. Lundi. Il repensa au sourire de Patrick, le factotum américain. Bien sûr que c'était un piège. Comme la Chine il y a un an, et l'autre interprète du Parti.

Il comprit qu'il était seul. Que l'Entreprise l'avait déjà lâché depuis le début, depuis toujours. La crise des *subprimes* et l'effondrement des banques, la chute qui s'en était suivie de l'industrie financée par le crédit n'avait fait que précipiter les choses, c'est toujours ce que font les crises.

Eugène crut d'abord que c'était de la colère.

Il ressortit de chez lui en trombe et, au lieu de chercher le centre commercial multiservices le plus proche, il se rendit tout droit en ville. Par réflexe, par curiosité, parce que c'était déconseillé en sept langues sur les brochures de l'Entreprise qu'il n'avait eues en main qu'une fois coincé dans son bungalow vide. Il descendit Woodward et la remonta, emprunta Eight Miles, revint vers le centre par Gratiot, et reprit encore Woodward à la recherche d'un bar.

Le soir tombait pour la première fois sur la ville.

Il y avait partout un parfum d'ailleurs.

Des immeubles vides sans lumières, sans fenêtres – murées à la brique ou à la planche de bois –, découpaient dans le crépuscule indigo une masse inquiétante de géants endormis de pierre et d'ombre. Parfois, leurs cloisons ayant été abattues pour alléger la structure, éviter qu'elle ne s'effondre, ils avaient au contraire l'allure ciselée de cathédrales, on y voyait le ciel passer à travers comme dans un vitrail.

Les enseignes des restaurants, des stations-service et des rares delis restés ouverts semblaient ne pas avoir été remplacées depuis trente ans au moins. Elles clignotaient en rouge et bleu, vert et jaune, orange et bleu, rouge et jaune, avec des lettrages en gothique

ou en cursive comme l'équipe des Tigers ou Coca-Cola. Des fast-foods et des *diners* éclairés, illuminés a giorno, trouaient les rues sombres sans éclairage. Ils mettaient leurs clients en vitrine, des types colossaux mordant à pleines dents des sandwiches mous, penchés au bord de plateaux en plastique.

Eight Miles, un boulevard de boîtes de strip dont les enseignes au néon souvent rose ou rouge représentaient de profil des corps de danseuses déclinant dans la nuit les poses d'un Kâmasûtra solitaire.

Il y avait des traînards bien sûr et une fois il lui arriva d'accélérer, parce que la rue dans laquelle il s'était engagé était plus étroite et plus peuplée qu'il ne se l'était imaginée. Il vit tous leurs visages se retourner au passage de ses phares – à bien y réfléchir ce n'étaient peut-être que des gamins qui profitaient des dernières douceurs de l'été.

Les petites maisons dont le porche s'éclairait, laissant voir un banc ou un canapé défoncé, lui apparurent, dans leur aspect incongru de campagne à la ville, ponctuant les rues bordées de terrains vagues, moins sinistres que lorsqu'il les avait vues alignées, de loin, depuis l'autoroute en plein jour. Surtout elles l'étaient moins que celles, toutes identiques, de la banlieue plus chic où on l'avait logé. Un instant il songea que, si le numéro de rue n'était pas peint sur sa boîte aux lettres – chose qu'il n'avait pas pensé à vérifier en partant –, il serait bien fichu de ne pas retrouver sa maison en rentrant.

Il repensa à ses placards vides, à sa ligne de téléphone coupée jusqu'à lundi, à sa mère en train de

laisser des messages sur son portable. Il avait soif, il chercha un bar.

Lorsqu'il ouvrit la porte du Dive In, au bas d'une volée de marches à peine éclairée, un flot assourdissant de conversations et de musique se déversa dans la rue, saturant soudain le silence de la nuit. Une foule de gens se pressait là en bras de chemise, le long du bar et dans la salle, la plupart debout, pressés les uns contre les autres par petits groupes, riant et parlant fort, entrechoquant à leur propre santé des chopes de bière moussue prêtes à déborder.

C'était comme de pénétrer dans un autre monde, un été sans fin que baignaient la chaleur des corps et la lumière du bois jaune qui recouvrait les murs, un autre monde où les sensations engourdies de la ville dépeuplée par la crise reprenaient soudain le dessus, dans la fumée de cigarette qui s'accumulait au plafond sous les extracteurs impuissants, dans l'odeur indéfinissable où se mélangeaient le tabac, la sueur, la cuisine et les parfums bon marché, dans la musique de jazz remixé, distordu, languissantes vagues de cuivres s'échouant sur des plages électroniques. C'était l'été. Derrière la douzaine de percolateurs du bar cuivré, tout du long, des rayonnages de bourbons, de whiskies, de vodkas et de rhums formaient une véritable bibliothèque sur l'histoire du genre humain, lorsqu'il choisit de vivre et se lâche un peu la bride. Des pochettes d'albums découpées, des photos, des articles de presse, des flyers annonçant des concerts et des affiches de music-hall étaient collés un peu partout, tapissant des pans de murs entiers, se recouvrant par

endroits, retraçant par strates des époques, une épaisseur boursouflée de temps.

C'était l'été, inattendu dans ce début d'automne pluvieux et froid, comme tout ce qui surgit quand on est en voyage et qu'on se force à être attentif aux choses, parce qu'on manque de repères.

Au Dive In, il suffisait de plonger dans la foule. Eugène se fraya un chemin vers le bar, et personne ne sembla surpris de sa présence.

La première gorgée de whisky lui brûla la gorge et l'œsophage en descendant lentement derrière ses côtes, passa tout près du cœur. La serveuse – il ne savait pas encore qu'elle s'appelait Candice – avait un rire étrange, brillant et rouge. Dans la musique, à présent, des crêtes de cymbales se fracassaient sur un mur de contrebasse comme sur une falaise creuse.

Et ce sera un soir comme celui-là, quelques jours après son arrivée, qu'Eugène prendra sa décision. Bazarder la baraque et la voiture fournies par l'Entreprise, se louer un logement en ville et, puisqu'on l'avait envoyé vivre là pour un temps, au moins y vivre vraiment. Il se jura qu'il y parviendrait mais pour lui seul, parce qu'il était temps, c'est ce qu'il écrirait dans les premières lignes de son rapport en se souvenant de cette nuit-là.

Devenir dans ce paysage inconnu un visage familier.

Vivre. Pour la première fois à Detroit.

Dans le fond, Eugène était un optimiste.

La nuit du Diable

Avec les premières pluies de ce début d'automne, la crise est devenue irrémédiable. Eugène s'installa en ville, d'abord à l'hôtel, Downtown, puis un peu plus haut dans un deux-pièces meublé sans charme mais propre, qu'il aménagea du mieux qu'il put. L'appartement était suffisamment proche du Dive In pour qu'il puisse s'y rendre à pied le soir. C'est en traversant leur quartier en voiture pour se rendre au bureau qu'il remarqua les gamins. Il n'y prêtait pas attention au début. Des gamins, il y en avait pas mal dans les rues ici, ils attendaient le bus le matin et jouaient au basket le soir, si bien qu'Eugène les croisait tous les jours. Ils faisaient partie du paysage, comme les maisons aux fenêtres barricadées et les chiens errants qu'on rencontrait depuis quelque temps aux abords de la Zone où il travaillait – une large friche industrielle qui n'avait finalement jamais été exploitée. En remontant un peu vers le nord de la Zone, on finissait par retrouver un coin plus habité, avec une épicerie et des *diners* servant des œufs à toute heure,

à cheval sur des frites ou des paires de saucisses, surnageant dans une flaque de ketchup, le cœur d'une ville encore debout en somme.

Lorsque les fast-foods fermèrent à l'étage de la restauration dans la tour, il se mit à traverser le quartier des gamins aussi dans la journée. Il passait là en voiture, dans la Mustang qu'il avait dégottée d'occasion, la radio et le chauffage à fond, branchées sur une station de musique soul et le climat de la Floride. Ils étaient encore là. Des gosses joyeux jouant en tee-shirt sur les terrains broussailleux en bordure de l'avenue, insouciants du froid qui commençait à descendre du nord, sous l'œil vigilant des logos des pancartes agrafées aux balcons des porches, « voisinage sous surveillance » – tu parles !

Il n'y prêtait pas plus d'attention qu'aux changements dans le décor de la ville. Il pensait « ils devraient se couvrir plus » ou « à cette heure ils devraient être à l'école ». Et puis Diana Ross et le chœur des Supremes l'entraînaient un peu plus loin, ailleurs, et le terrain de basket improvisé disparaissait dans son rétroviseur.

Les gamins non plus n'avaient sans doute pas remarqué cette voiture qui traversait leur rue plusieurs fois par jour. Un peu trop rutilante pour le quartier, sûr, ils la regardaient filer vers la prochaine avenue mais c'est tout, ils avaient d'autres choses en tête.

Restons un peu avec eux.

Celui qui vient de se détacher du groupe, tout efflanqué dans son tee-shirt trop large, c'est Charlie.

C'est lui qui a écopé de la mission pour cette fois, parce que c'est le plus jeune et celui qui présente le mieux. Le plus gentil, une vraie tête d'ange. C'est lui qui va acheter l'essence. Ils se sont tous cotisés. Avec la crise, pour un peu moins de cinq dollars, on peut toucher deux gallons de gazoline. C'est moins cher qu'une place de cinéma, et il n'y a plus de cinéma en ville.

Aller à pied jusqu'à la station-service n'est pas vraiment une promenade de santé, il faut traverser des rues vides où les seules maisons habitées le sont par des squatteurs. Ordinairement, Charlie ne se déplace jamais seul – toujours sa bande de copains des rues, comme une grappe de gamins inséparables depuis qu'ils savent courir. Ce ne sont pas de mauvais garçons.

Lorsqu'il rentre dans le périmètre de la station, il voit bien que les deux types qui sont là, à remplir le réservoir de leur Ford, se raidissent un peu et contrôlent d'un coup d'œil qu'il est seul. Ils ne peuvent s'en empêcher même si on est en plein jour, qu'il n'a que douze ans et porte un tee-shirt sous lequel on aurait bien du mal à cacher une arme – Charlie est trop maigre, ses copains l'appellent Skinny Charlie. Ce n'est pas la faute de ces deux gars. Lui non plus, dans le fond, n'est pas rassuré, ça se voit à sa façon de traverser sans les regarder. Tout le monde se calme finalement quand il pousse la porte et pénètre dans la boutique. C'est comme ça, dans le quartier.

Il fait mine de se promener dans les rayons. Sent le regard du caissier le scruter, derrière sa cage, alors

qu'il s'attarde un peu du côté des friandises. Les paquets de chewing-gums le tentent bien, les rouges à la cannelle, ce sont les plus forts, on dirait qu'ils ont mis du poivre dedans comme dans les anciens bonbons de farces et attrapes que Charlie n'a pas connus. Il n'aime que ceux-là, ça étonne sa grand-mère qui l'élève depuis qu'il est tout petit – elle dit toujours : « ce gamin n'aime que le feu ! » et c'est vrai. Il y a des paquets de chips à tous les parfums, beaucoup au poulet ou à la sauce BBQ, des donuts de toutes les couleurs enrobés d'une couche lisse de sucre de synthèse, ce pourrait être des jouets en plastique pour le bain présentés dans des emballages transparents, il y a des boîtes de corned-beef et de jambon reconstitué, purée grasse compressée vaguement gélatineuse, même la photo sur la boîte est à vomir, mais il faut croire qu'il y a des amateurs pour ça aussi, sûrement des types beaucoup plus gros que Skinny. Lui, ce sont les chewing-gums à la cannelle. Il fait semblant d'hésiter un peu.

Hésiter dans les magasins est une comédie rassurante. Si Gros Bill était là, sans doute il lui dirait de se dépêcher, il ne le dirait pas comme ça d'ailleurs, il lui crierait depuis l'autre côté de la rue qu'il a un putain de travail à faire et qu'il a intérêt à se magner le cul, mais Charlie aime bien flâner dans les magasins. Il se fiche du magasin, de toute façon dans son coin il n'y a plus que quelques épiceries et des stations-service, le dernier fleuriste a fermé quand il était petit. C'est un rêve de gosse : il se met à flâner, prend des produits – des trucs

chers – et les repose, comme s'il avait les moyens de tout acheter. C'est exactement ce qu'il fait en ce moment en admirant un kit de compression qui promet le turbo à n'importe quel moteur atmosphérique. Le caissier ne le lâche pas des yeux.

Il sourit faiblement lorsque Charlie s'approche de lui avec les deux bidons rectangulaires qu'il était venu chercher. Il y a encore un an, il lui aurait sans doute demandé ce qu'il comptait en faire, pour la forme, pour tenir son rang d'adulte qui met en garde les gamins contre toutes les conneries à ne pas faire avec un jerricane d'essence.

Avant, on se comportait comme si tous les gamins du monde étaient un peu ceux de tout le monde. On pensait à ses propres enfants. On voulait leur éviter les ennuis. C'était avant la Catastrophe, ou peut-être qu'on en est arrivé là peu à peu.

Mais c'est fini.

Charlie glisse son billet de cinq sur le passe-monnaie du comptoir, sous la grille, et le caissier lui rend les pièces sans un mot, soulagé que le gosse n'ait pas tenté de sortir sans payer.

Il suffit à Charlie ensuite de rejoindre les autres et d'attendre le soir. Gros Bill est très excité, il danse d'un pied sur l'autre et il parle tout le temps. Ce soir-là, c'est la fête. La veille d'Halloween. Gros Bill est le plus âgé des gosses de la rue, il a toujours des idées pour ne pas s'ennuyer. Il apporte des choses, des cigarettes, un gant de base-ball, un bidon d'essence. Il est toujours hilare. C'est de loin le plus grand, ou peut-être ça fait cet effet-là à cause de

son obésité. Gros Bill est tellement gros qu'on le trouve grand. C'est une sorte de figure inspirante, mais ce n'est pas le chef, il n'y a pas de chef dans leur petite bande parce que ce n'est pas un gang, juste un groupe de copains qui ont grandi dans la même rue et qui s'y retrouvent le soir ou quand ils ont décidé de ne pas aller à l'école, comme ce jour-là. Ils se lancent des balles de base-ball, ils parlent des filles du quartier. Mais il y a de plus en plus de place pour se lancer la balle sans risquer de l'envoyer sur la route, et de moins en moins de filles dans le quartier. Les familles partent. Les maisons restent vides. Les gosses n'y vont pas. Les cambrioleurs, les pilleurs de métaux, les récupérateurs, les têtes à crack et les squatteurs y vont, ils sont plus vieux et dangereux. Les gamins se tiennent à l'écart des ennuis.

Mais la veille d'Halloween, c'est la fête. La « nuit du Diable ».

Tous les ans, c'est la même chose. Ce sont les journaux qui ont commencé à l'appeler comme ça, mais ça a plu ici, à Detroit. Depuis les années 1970, après les grandes émeutes, on peut même dire que les voyous se donnent du mal pour que la nuit du Diable ressemble le plus possible à l'enfer.

DeLorean était un génie

Lorsqu'il débarqua de l'avion à Detroit, ce vendredi matin de septembre, au début de cette histoire, Eugène était bien décidé à prouver à l'Entreprise qu'il saurait se montrer digne de sa mission. Un bureau d'études, ça ne faisait pas énormément de personnes sous sa responsabilité, mais c'était l'occasion de reprendre pied dans le management, et puis ceux qui arriveraient lundi étaient tous ingénieurs comme lui, ils venaient de plusieurs pays d'Europe, c'était une sorte d'équipe d'élite qu'on lui demandait de superviser dans ce programme de coopération entre constructeurs. C'était une mission importante. On le lui avait répété plusieurs fois durant les entretiens de recrutement. Son supérieur, N+1, le lui avait bien dit, sur le ton de la menace à peine voilée, Je vous fais confiance Eugène. Même N+2, le « *senior manager* transversal » qu'Eugène ne croisait qu'occasionnellement aux réunions stratégiques où son département de Recherche et Développement rencontrait ceux des Projets et Process, l'avait pris

à part un jour, alors que la nouvelle de son départ n'était pas encore officielle, J'attends beaucoup de vous, Eugène, j'ai toujours cru en votre talent, je suis votre carrière depuis longtemps vous savez. Ce qui était encore plus intimidant, même si Eugène savait bien que c'était faux. Comment le *senior manager* transversal aurait-il eu vent de lui, si ce n'était par la DRH, au moment de le recaser in extremis après le fiasco chinois ? Peu importait d'ailleurs. L'Entreprise envoyait des messages. Il fallait être à la hauteur.

Bien sûr il avait déjà entendu parler du déclin de Motor City, c'était quelque chose qui couvait depuis les années 1970, la crise du pétrole puis l'arrivée des Japonais sur le marché avec leurs petites caisses rondes bien équipées qui consommaient si peu. Après les émeutes de 1967, beaucoup de Blancs étaient partis vers les banlieues. Des usines aussi, si bien que la classe moyenne afro-américaine avait eu tendance à suivre le mouvement, abandonnant le centre à la pauvreté et au crime. Ce fut le cas de nombreuses villes aux États-Unis. Il avait entendu parler de Detroit comme de Baltimore, de Washington ou de Cincinnati. Des villes dangereuses, autant que certaines zones de guerre du point de vue des statistiques, mais circonscrites à des quartiers où, de toute façon, il n'était pas censé mettre les pieds. C'est ce qu'il avait pensé alors, pour se rassurer.

Il savait bien en y allant que ce n'était pas tout à fait une fleur que lui faisait l'Entreprise. Mais enfin c'était une ville et l'on y parlait anglais, il n'y

avait ni Chinois ni communistes et ça n'était pas si loin de la maison, et puis c'était une deuxième chance même si ce n'était pas une fleur, une chance c'est à saisir, se répétait-il en récupérant ses valises. Il passa la douane avec une douzaine de boîtes de pâté et un saucisson sec emballé sous vide, une rosette de Lyon exactement. Les petits bassets ridicules en manteau vert de la police des douanes ne reniflèrent rien, ils ne devaient pas connaître la rosette, juste la drogue et les explosifs. Jusque-là tout va bien, se dit-il.

On l'attendait à l'aéroport, un type avec lequel il n'avait échangé que par mail, qui serait pour les mois à venir son seul contact avec la maison mère, la branche américaine de l'Entreprise, il était chargé de mettre en œuvre le projet d'Eugène et de son équipe en fournissant tout ce dont ils auraient besoin, un mélange de factotum et de superviseur qui était censé résoudre les problèmes de logistique. C'est lui qui avait installé les bureaux, loué les petites maisons en banlieue, lui qui fournirait les voitures de fonction et mettrait son secrétariat à leur disposition. Eugène s'était imaginé une sorte de Viking en polo, conquérant capable d'aller marcher sur la lune en sifflant si seulement on lui indiquait le chemin – c'était ainsi qu'on imaginait les Américains dans le monde des affaires. Eugène le chercha du regard dans la foule clairsemée du hall, parmi les businessmen déjà pressés en costume-baskets et les retraités obèses venus visiter les Grands Lacs hors saison. Des familles se retrouvaient en s'embrassant,

des chauffeurs de limousine en gants blancs et veste à galons vantaient leurs services « first-class », des organisateurs de tours en chemise bleu électrique ou jaune citron brandissaient des pancartes ornées de photos de couchers de soleil où se prélassaient les logos de leurs compagnies. Il y avait un brouhaha infernal et chacun semblait savoir où aller. Un homme s'approcha d'Eugène. Il tenait une pancarte à son nom.

C'était un gringalet portant un catogan de cheveux roux. Il nageait dans une chemise en soie trop large sur laquelle volaient des poissons. Il était si maigre que son sourire occupait presque tout son visage. Un petit nerveux qui parlait trop vite. On aurait dit un producteur de musique.

L'accent, sans doute. Le maigrichon ouvrait et nasalisait tellement les « o » et les « a » qu'Eugène crut qu'il s'appelait « Pet », comme un petit animal de compagnie, ce qui était impossible bien sûr, ce devait être « Pat » et c'était donc lui, le contact. Patrick. Eugène bredouilla qu'il était un peu fatigué par le voyage. Il se présenta en montrant la pancarte du doigt :

— Eugène, comme la petite ville en Oregon.

Il y eut un moment d'incompréhension totale.

Patrick le regardait.

Eugène regardait la pancarte.

— Oregon… Petite ville.

À cet instant l'autre éclata de rire, un rire bref aussitôt étouffé. Il lui tapa sur l'épaule.

— *'Kay ! Gat it ! U-jean, 'cawse ya're U-jean ! C'mon !*

Et il repartit d'un rire en empoignant ses valises si prestement qu'Eugène, qui s'y appuyait négligemment, chancela avant de le suivre au petit trot.

Jusque-là tout va bien. Il ne s'en faisait pas trop pour l'accent, il savait que ça viendrait. Il était seulement un peu triste de ne pas avoir su le convaincre de la prononciation de son prénom. Il se promit de le dire avec plus de conviction à l'avenir. Il faut s'affirmer, Eugène, c'est ce que lui répétait souvent N+1. Et puis le gringalet conduisait une Pontiac, un modèle familial d'entrée de gamme, mais quand même, c'était un sujet de conversation facile, il devait pouvoir se rattraper. C'était la spécialité d'Eugène, les « voitures musclées » telles que les avait inventées Pontiac avec la GTO. À titre personnel évidemment. S'il avait parlé de ça dans sa lettre de motivation, on ne l'aurait jamais embauché dans l'Entreprise. C'est un peu comme dire qu'on aime les armes pour s'engager dans l'armée : c'est à la fois évident et interdit. Pourtant, depuis qu'il était adolescent ces voitures mythiques des années 1960 qu'il n'avait jamais connues étaient le fondement de sa passion pour l'automobile, peut-être même une bonne part de son admiration pour les États-Unis. Il y avait toujours eu des grosses voitures, même avant l'apparition des moteurs à huit cylindres montés en V – les fameux V8, mais c'étaient des voitures de sport pour l'élite ou pour la compétition. La révolution des « Muscle Cars », ce fut de casser la règle du rapport entre poids et puissance en greffant ce genre de moteur à gros rendement sur des châssis légers. Les freins et les

amortisseurs étaient renforcés, mais toutes les pièces sortaient de séries d'usine, il avait suffi de surdimensionner le capot pour proposer des petits bolides accessibles, dans une version coupé agressive qui avait vite dépassé les trois cents chevaux et les deux cent trente kilomètres heure. La version pop et *ready-made* des *hot rods* de vétérans qu'on trouvait aussi en France et en Angleterre, prêtes à se faire bichonner les cylindres et les joints de culasse par amour de la vitesse et de la liberté. James Dean. L'Amérique.

Elles étaient le véritable langage de l'Amérique.

— Pontiac GTO 64.

— DeLorean était un génie. Il l'a bricolée sans le dire à personne.

— GM voulait se retirer des courses.

— Je suis dingue de la Firebird 67.

— Il a repris la Camaro de Chevrolet pour détrôner la Ford Mustang.

— Le V8 350 est un sacré moteur aujourd'hui encore.

— DeLorean était un génie.

— Trans-Am 69. La Voiture.

— Le *hood scoop* branché sur le filtre à air, sortant directement à travers le capot, ça avait du style.

— Il y avait un méplat qui s'ouvrait quand on mettait les gaz.

— Et ce look. Les jupes d'ailes, les bandes bleues.

— La version avec le moteur Ram Air IV de trois cent soixante-dix chevaux.

— On n'en a plus construit d'aussi puissant depuis 1972.

— Ces voitures étaient des fusées.
— Leur litanie est un poème.
— Charger.
— Super Bee.
— Gran Torino.
— Barracuda.
— Impala.
— Nom de Dieu, c'étaient de sacrées voitures.
— Des fusées.
— Regarde-moi ça.

Patrick fait le tour de la Vibe 2006 qu'il avait empruntée au siège pour venir chercher Eugène à l'aéroport, soulève le capot.

— Regarde ce gâchis.
— C'est quoi, ça ?
— Un moteur Toyota.
— Ben merde.
— Tu peux dire Fuck si tu veux, je sais que les Français disent Fuck tout le temps.

Ils étaient consternés, mais ils venaient d'avoir la meilleure conversation de la journée.

Toyota ne fera jamais la Firebird 67.

Le grand incendie

Gros Bill avait repéré une maison, un peu plus au sud, vide. Elle avait déjà été pillée. Les radiateurs, la robinetterie, les tuyaux de cuivre, il ne restait rien, on pouvait le voir par l'ouverture de la porte défoncée, les murs étaient creusés en bas, Si ça se trouve ils ont même emporté les fils électriques, disait Gros. Les fenêtres en aluminium avaient été arrachées. Ça s'abîme vite une maison quand il pleut à l'intérieur pendant des mois. La toiture commençait à pencher dangereusement, elle menaçait de glisser vers la rue et, du côté opposé, plusieurs poutres de la charpente s'échappaient de la structure, balèvres inversées vers l'extérieur, se délabrant sous les intempéries comme des os sortant pleins d'esquilles d'une fracture ouverte.

Toute la maison, dans sa physionomie, donnait l'impression de devenir molle, d'onduler vers un point de déséquilibre où elle ne pourrait plus s'empêcher de s'effondrer, mais selon une chute incroyablement lente, imperceptible. C'était effrayant et contre nature.

Composition et mise en pages
Nord Compo à Villeneuve-d'Ascq

N° d'édition : L.01ELJN000651.N001
Dépôt légal : août 2015